

et l'autre couvertes d'églises et de chapelles. Ici, dès le jour levé, une première messe de pèlerinage dans la crypte où se trouve le tombeau de saint François, découvert en 1818 seulement. Mgr Bonneau y consacre quatre ciboires. C'est dire la pieuse avidité des pèlerins de mettre la sainte communion à la base de leurs exercices. Les prêtres se partagent les sanctuaires les plus proches et commence le long parcours dans la cité religieuse. Voici sur la pente du mont Subasio la basilique à trois étages couvrant une partie notable de ce qu'on appelle le grand couvent de saint François. Les marches à descendre puis à remonter, la chaleur déjà envahissante ne comptent pas devant cette curiosité bien compréhensible de ne rien perdre de ce qui peut nous rappeler l'extraordinaire vie de ce saint populaire entre tous. En bas, la crypte fraîchement restaurée qui renferme le sarcophage contenant le corps du saint. Agenouillons-nous et prions devant cette relique insigne qu'entourent les restes des premiers franciscains : Frère Massé, Frère Léon, Sœur Jacqueline. Levons ensuite les yeux et remontons à l'église du milieu. Ce sont, peintes par Giotto et ses élèves, les attributs de saint François, ses noces, comme il le disait, avec la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. De beaux vitraux d'influence française, des fresques admirables qu'il nous faut hélas ! regarder trop rapidement. Nous voici à cette basilique supérieure qui s'élance, a écrit Taine, aussi aérée, aussi brillante, aussi triomphante que celle du milieu est basse et grave. Là encore des fresques de grands maîtres mais dont l'intérêt s'efface un instant pour nous devant les reliques du pauvre d'Assise. Quelles reliques ? La robe grise rapiécée que portait saint François de son vivant, ses sandales, la corne d'ivoire qu'il reçut en cadeau du sultan d'Egypte, le bout de parchemin sur lequel il écrivit la bénédiction à Frère Léon et les laudes de Dieu, son silice maculé de sang, le sang des stigmates dont l'écoulement a fini par creuser un trou béant que nous apercevons, la signature du saint, un « T » planté sur un crâne humain, en souvenir du Golgotha. Voilà ce que lègue à la postérité cet amant passionné du Dieu crucifié comme pour rappeler à toutes les générations les vertus qu'elles ont tant de peine à connaître et les marques bien authentiques de la Rédemption. Un certain nombre de pèlerins se sont attardés devant la maison de saint François : ils ont vu la porte usée de la prison où son père avait enfermé le jeune converti, le mètre qui servait chez le marchand drapier à mesurer les étoffes.

Peut-on passer sans y entrer devant l'église Sainte-Claire dont le flanc gauche est soutenu par d'énormes arcs-boutants ajoutés à la fin du xiv^e siècle ? On a vu à la basilique supérieure des fresques de Cimabue et de Giotto. En voici de nouvelles et non moins remarquables, en particulier une Nativité de l'école de Sienne. Ici, comme dans le domaine propre de saint François, les reliques de l'illustre sainte : sa robe, ses sandales, une mèche de ses cheveux, son petit livre de prières, une grille par laquelle les Clarisses recevaient la sainte communion. Dans la crypte, chose plus impressionnante encore, le corps noirci de la sainte. La cathédrale romane Saint-Rufin n'est pas oubliée. Elle renferme à la porte d'entrée le baptistère où François et Claire reçurent la grâce du baptême. Bien des pèlerins qui ne craignent pas le brûlant soleil descendent jusqu'à Saint-Damien, à l'humble portique, au toit de grange « qui se blottit dans le sillon,